

La mèche

AVRIL 1969 - N° 1

MENSUEL

PRIX : 1 FR

**« Ne vous laissez pas
bercer plus longtemps
avec ce cri dérisoire
qu'ils nomment Réforme.**

**Ne soyez donc plus du-
pes de ces blagueurs
qui vivent en faisant com-
merce de leur politique
et qui s'appellent vos
guides ».**

*Manifeste de l'Association
Internationale de la
Démocratie Socialiste (1859).*

NE VENDEZ PAS la mèche ACHETEZ-LA!

Il y aura un directeur-gérant ! Il en faut un.

Il y aura un compte courant postal ! Il en faut un.

Il y aura une boîte postale ! Il en faut aussi.

Mais à part ces petites mesquineries, on ne sait pas trop ce qu'il y aura. Par contre, on sait très bien ce qu'il n'y aura pas : de la publicité, de la censure, un comité de rédaction, des abonnements, des femmes de ménage dans nos bureaux, des bureaux, de l'autorité (aussi bien en la matière que dans l'esprit), des journalistes, des flics de la révolution, des militaires, des curés...

Le premier numéro porte plus particulièrement sur l'enseignement. Cela ne veut pas dire qu'il en sera toujours ainsi. Bien au contraire !

Aucun aspect de la révolte ne nous sera étranger. Qui sommes-nous ? Nos noms ne serviraient qu'aux flics et nous ne comptons pas les aider dans leur sale travail. Nos idées vous les trouverez dans les articles, nous ne sommes pas unanimes sur tous les points mais nous savons exactement ce qui nous a réuni : la haine de ce monde et l'espoir d'une société sans hiérarchie, complètement désaliénée.

Ce journal ne continuera à sortir que si vous lui venez en aide, non seulement en lui apportant un soutien financier, mais aussi en collaborant à sa réalisation par l'envoi d'articles et d'informations. Notre petit groupe a mis le feu à « La Mèche », à vous maintenant de ne pas la laisser s'éteindre !

LE FAURE DES HALLES

Le référendum plébiscite est presque là. Mais cette fois-ci la pilule est de taille et, de ce fait, les indécis trop nombreux. Notre Ministre de l'Education Nationale qui, lui aussi, a tiré les leçons des événements, s'est rappelé du vote-panique de la fin juin et se propose, cette fois-ci, de faire le coup de la grande peur aux électeurs français. La méthode est grossière, provoquer les lycéens en espérant qu'ils ne manqueront pas de riposter. Pour cela, notre Ministre vient de pondre un texte plus Faure que jamais : On y lit entre autre :

« Le rôle du chef d'établissement, s'il se trouve transformé, n'en est pas moins amoindri. Son autorité, dans le sens véritable de ce terme, ne peut qu'être consolidée et justifiée par les discussions collégiales qu'il lui incombe de susciter et de mettre en œuvre. » (Voilà donc que notre Ministre reconnaît que la participation n'a rien changé, que les participants sont de plus excessivement pratiques.)

« Il dispose du pouvoir de prendre toutes les dispositions nécessaires pour l'application des lois, règlements et instructions... »

« Il doit avertir les élèves que toute infraction à l'ordre fera l'objet de sanctions disciplinaires et, éventuellement, de poursuites judiciaires. » (Poursuites judiciaires : arrestations, perquisitions, gardé à vue (10 jours), amendes, procès, etc., après les flics dans l'Université, les voilà aux Lycées.)

Et selon les bonnes règles de la participation, il ajoute sans honte : « Dans ces circonstances et dans toutes les autres, vous ne manquerez pas de vous assurer de l'AVIS des organismes institutionnels et tout particulièrement en cas d'urgence, de celui de la commission permanente. »

Et toujours aussi peu gêné :

« Dans le cas de divergences d'avis et dans ceux où vous éprouverez quelque hésitation, vous pourrez prendre l'attache (!) du rectorat et, le cas échéant, du ministère. »

Edgar Faure vient donc lui-même d'enterrer la participation, il a profité de la même circulaire pour expliquer ses vues sur la démocratisation de notre enseignement.

« Alors que de nombreux adolescents issus des milieux les plus défavorisés sont souvent au même âge engagés dans la vie active, il ne saurait être admis que des élèves, qui sont de ce point de vue des privilégiés, s'abstiennent de remplir la part qui leur revient dans le contrat scolaire et dissipent ainsi en un vain gaspillage les dépenses consenties en leur faveur par la collectivité. »

— Vous avez compris, hein, les bons Français, non seulement les lycéens sont des petits bourgeois qui prennent la place aux fils des classes laborieuses, mais en plus ils chahutent avec votre argent !

Voilà donc le vrai visage d'Edgar Faure, celui qui disait, lorsqu'il s'agissait de contenter les ouvriers et paysans « vos fils eux aussi ont maintenant toutes les chances d'accès dans les lycées et les universités » et qui, maintenant, fait une fois de plus appel aux sentiments les plus bas pour parvenir à ses fins.

SOYEZ MASOCHISTES, PARTICIPEZ A VOTRE PROPRE ESCLAVAGE !

Quand les Cornecs...

Extraits d'un bulletin des Conseils des Parents d'Elèves (Fédération CORNEC).

Tout le monde sait que cette Fédération est de « Gôche », le lecteur jugera lui-même quel doit être l'esprit qui anime les Parents d'Elèves Gaullistes après avoir « savouré » celui qui anime les Cornecs Fédérés :

L'article fait partie de « L'école des parents » : « J'ai lu pour vous ».

« Mon enfant sera bon élève » est l'ouvrage recommandé.

« Voilà un livre que je vous souhaite d'avoir dans votre bibliothèque... La préface nous précise tout d'abord la notion de bon élève : il se sent à l'aise en classe, s'y plaît, en gardera de solides notions. C'est dans les premières années que se prépare « le bon élève », car il a toutes les chances, s'il prend un bon départ, de bien arriver... » (le lecteur se souviendra de la bêtise de ces « bons élèves » intégrés, soumis, « travailleurs », tristes, faux-jetons, etc) « ...Le climat familial est très important... Après l'affection, l'enfant a besoin, dès son plus jeune âge, d'AUTORITE. Elle consiste à savoir imposer votre volonté... » (si l'enfant a besoin d'autorité, c'est qu'il aura besoin d'un patron, d'un flic, d'un capitaine, d'un Séguy, d'un Pompidou ou d'un Mollet ou d'un Sauvageot).

Et voici la morale de cette désagréable farce :

« Si vous donnez largement à votre enfant affection et fermeté, il se sentira en sécurité, donc heureux et vous aurez un écolier épanoui » (cette simple phrase justifie 2 000 ans d'exploitation et de souffrance et tout le temps qu'il nous reste encore à en baver).

On sait à quoi s'en tenir : la Fédération Cornec ou les Corniauds Fédérés !

... font les Cornacs !

EN BRETAGNE

IL N'Y A PAS QUE DES CURES...

« Nous devons mettre fin aux interprétations fantaisistes ainsi qu'aux déformations et exploitations dont notre lutte fait l'objet.

« Nous ne pouvons concevoir notre combat que dans une adhésion aux principes généraux du socialisme. Mais notre socialisme refuse quoi que ce soit de commun avec le socialisme étatique, bureaucratique et totalitaire... il sera humaniste, coopératif et communautaire.

« Nous dénonçons la prétendue réforme de la régionalisation. Nous réclamons la gestion totale de nos propres affaires car l'oppression culturelle nous semble aussi inquiétante que la faim, et il est impensable pour nous de lutter pour notre socialisme sans lutter en même temps pour notre indépendance politique...

« Pour nous, révolutionnaires bretons, notre devoir est de faire la révolution. »

COMITE DE LA BRETAGNE LIBRE.

PARTICIPATION = MYSTIFICATION

« Vous aviez cru jusqu'à ce jour qu'il y avait des tyrans, et bien vous vous êtes trompés; il n'y a que des esclaves: là où nul n'obéit personne ne commande. »

BELLEGGARRIQUE.



opposants (ouvriers-patrons et enseignants-gouvernement) de modifier leurs rapports (la lutte effective devenant ainsi le dialogue stérile).

— De faire voter par de nouveaux « mandarins » quelques mini-reformettes que les administrateurs n'auraient pas pu plus longtemps refuser de céder.

— De se targuer de la responsabilité de tous dans la prise des décisions pour exploiter ensuite avec d'autant plus de force quelques concessions superficielles.

— De masquer, pour ce qui est de l'Éducation Nationale, les vrais problèmes de l'enseignement, c'est-à-dire son essence, son but, ses effets en limitant les possibilités d'action, déjà illusoire, aux méthodes pédagogiques et aux améliorations matérielles.

Pour ce qui est de l'enseignement secondaire, même dans le cas le plus favorable, si le Conseil avait de véritables possibilités d'action, que l'on puisse, par exemple, obtenir des classes de 10 élèves avec des enseignants ayant une véritable formation pédagogique, et à leur disposition des moyens audio-visuels, ainsi que toute sorte de crédit, le résultat de l'enseignement ne serait que plus néfaste si le fond même de l'éducation n'était pas changé. Les élèves seraient rendus encore plus stéréotypés, plus fonctionnels, plus malléables, mieux adaptés à l'image d'une société qui les consommera.

— De faire voter à un second degré le budget de l'Éducation Nationale, donc par-là même d'en faire accepter les carences (les Conseils ont tout de même le droit de formuler des vœux !).

— D'offrir une caution morale au gouvernement et aux « réformistes » leur permettant ainsi de prétendre avoir apporté une solution aux problèmes posés et d'agir en conséquence.

— De transformer les conseils en chambre d'écho et de parlotte où les mécontents pourront se défouler, délaissant ainsi d'autres formes d'action.

L'ÉCHAFAUDAGE : PARTICIPATION, COMMENT ?

Remarquons, tout d'abord, que la mise en place de la participation concrétise systématiquement les objectifs et les craintes du gouvernement; rien n'est laissé au hasard.

(Suite en page 4)

La participation est ici étudiée dans son principe car il ne peut s'agir de la combattre qu'à ce niveau-là, et non comme le fait le B.N. du S.N.E.S., à celui de l'application de deux ou trois articles jugés antidémocratiques (qui ne témoignent d'ailleurs que de l'aspect le plus criard de cette tartufferie monumentale). Toutefois, une brève étude des textes et de leur application est faite en ce qui concerne les établissements d'enseignement secondaire. En effet, il est assez significatif de constater que les textes ont été élaborés bien plus en fonction de la combativité, supposée, du milieu lycéen qu'en fonction de ce qu'en haut lieu on baptise allègrement « un besoin de rénovation ».

L'ORIGINE : POURQUOI LA PARTICIPATION ?

Précisons qu'avant le mois de mai, le seul homme d'État ayant présenté la participation comme une méthode de gouvernement était le tristement célèbre Benito MUSSOLINI, dans les articles 4, 9, 44, 45, 46 du décret du 12 février 1944. Il avait, lui aussi, trouvé « la troisième voie entre le capitalisme et le socialisme », une voie sans issue.

Durant les mois de mai et juin, les détenteurs de l'autorité, exploités en tout genre, se sont vu contester leur pouvoir despotique, plus ou moins éclairé, et plutôt moins que plus. Cette critique radicale des structures en place et par là même de leurs supports idéologiques, répondait à un besoin vital : celui de pouvoir, enfin, vivre sans entraves, pleinement, c'est-à-dire, non strictement réduit à l'état fonctionnel (manipulation dans le travail mais aussi dans les loisirs).

Devant la clarté du problème posé, la classe dirigeante ne pouvait plus fermer les yeux, elle mis donc en place un abat-jour envahissant : la participation. Le gouvernement s'est alors, brusquement, avéré réformiste, et ceci d'une façon d'autant plus exhibitionniste que le pouvoir était en jeu. Lancée dans les Universités et les Lycées, à la manière

d'un produit-test par les publicistes gaullistes, la participation a pour mission de sauver le régime et par là même, la classe bourgeoise.

L'IDÉE : QUEL EST LE BUT DE LA PARTICIPATION ?

— De se servir des Lycées et des Universités comme sonde avant une application dans les institutions, les entreprises et les usines, avec la garantie officielle que cette mystification a réussi auparavant. Participer dans les Universités et les Lycées, c'est alors entrer dans le jeu de la propagande gouvernementale, cautionner une manœuvre politique ayant pour but de faire, à brève échéance, participer la classe ouvrière à sa propre exploitation en lui donnant l'illusion qu'elle pourra peut-être, un jour, décider de son sort.

— D'intégrer les éléments adverses de la même façon : les rapports hiérarchiques n'étant que travestis et la lutte de classes devenant la collaboration de classe.

— De passer à la moulinette de la légalité, de la bienséance, des textes officiels, et du « savoir-vivre », toutes les propositions gênantes.

— De détruire le syndicalisme enseignant, le syndicalisme ouvrier en essayant, sans changer le statut des

PARTICIPATION = MYSTIFICATION

(Suite de la page 3)

Le surnombre des conseils de gestion rend stérile toute discussion. Il existe dans les établissements d'enseignement secondaire une commission permanente (C.P.) et un Conseil d'administration (C.A.). Les membres du C.A., dont un grand nombre est nommé **de droit**, sont réduits à entériner les propositions de la commission permanente. Le nombre de personnalités et de notables du Conseil permettront de « rattraper », à coup sûr, grâce au vote, les éventuelles propositions gênantes ayant pu, par hasard, provenir de la C.P.

Précisons que les élèves, incontestablement les plus nombreux dans les établissements, ne représentent, malgré la « confiance en leur maturité et leur sens des responsabilités » que leur vend, contre beaucoup de modération, le démagogue Edgar Faure, que les 1/6^e des Conseils (sans compter les personnes cooptées et celles nommées de droit). Les agents de service n'étant eux que très faiblement représentés.

Deux articles du texte appliqué aux Lycées, C.E.S. et C.E.T. témoignent de façon flagrante des vues gouvernementales.

— L'article 6 donne au recteur la possibilité d'exclure des Conseils tout membre ayant un « comportement incompatible avec ses fonctions », formule d'autant plus utile qu'elle est extrêmement vague.

— L'article 15 précise que les décisions du Conseil d'administration sont « exécutoires dans les 20 jours, si le recteur n'en a pas provoqué la modification, suspendu l'application ou annulé l'exécution ». Article sans commentaire, évidemment.

Dans l'Université, les dangers étant différents, les doyens se sont vu octroyer le droit d'engager une milice privée dont il ne saurait être question de contester l'efficacité des méthodes et les diversités des moyens (Cf. les fameux « appariteurs musclés »). Et si comme tout cela ne suffisait pas, les mêmes doyens se sont découvert le droit d'expulser de l'Université, et d'envoyer d'office à l'armée toutes sortes de « récalcitrants ». Comme nous le voyons, le ridicule, le grotesque, l'injurieux, la police et l'armée participent à la rénovation de notre enseignement. Il ne saurait, pour nous, être question de nous en accommoder !

PROFESSEUR VIEUX CALIBRE, CHERCHE CONTESTATAIRE POUR ANIMER ET COMPLÉTER SES COURS.

RAYMOND MARCELLIN : écrits révolutionnaires

L'œuvre de Raymond Marcellin trouve sa place à côté de tous les classiques de la théorie révolutionnaire et de la thérapeutique qui en découle. Se présentant à la fois comme un ouvrage d'analyse mais aussi comme un manuel de pratique révolutionnaire il constitue un bagage nécessaire pour tous les militants révolutionnaires.

La virulence de ses écrits a obligé leur auteur à parsemer ses pensées subversives dans une phraséologie d'apparence réactionnaire et fasciste. Cette élémentaire précaution lui permet ainsi de se maintenir à la tête du Ministère de l'Intérieur, tout en continuant clandestinement la pratique révolutionnaire qu'il développe dans son livre (« L'ordre Public et les groupes révolutionnaires » chez Plon). Je me contenterai donc de citer quelques extraits de la pensée révolutionnaire de Raymond Marcellin et peut-être aborderai-je l'aspect fasciste, support nécessaire je l'ai déjà dit, dans un prochain article à seule fin que vous n'ayez pas à acheter cet ouvrage.

Dès la préface, il dévoile le sens profond de sa démarche :

« Cet ouvrage est destiné, non seulement à ceux qui veulent comprendre la nouvelle période politique dans laquelle nous nous engageons, mais plus particulièrement à tous les français qui veulent agir et non pas subir. »

Lutter contre la société actuelle :

« Tous les moyens sont bons à cet effet : grève insurrectionnelle, occupation des services publics, manifestations de rue, émeutes. »

« Il s'agit de partir de la révolte universitaire et de l'Université critique pour bourgeoise et la société capitaliste. Pour cela, on voudrait instaurer la démocratie directe et la République des Conseils dans laquelle le peuple choisit et révoque directement ses représentants. »

« La lutte psychologique est de l'essence même de la subversion. »

« La vérité est qu'il n'y a pas de civilisation sans la liberté. »

Comment lutter :

« Quant aux moyens employés, ils sont multiples : recensement des forces du maintien de l'ordre par des éclaireurs motorisés; utilisation de véhicules, placés sous le signe de la Croix-Rouge, et servant aux transport d'hommes et de matériel; tentative de dispersion des effectifs de police et agression de ceux-ci lorsqu'ils sont inférieurs en nombre; construction de barricades; fabrication d'engins explosifs; projection contre le service d'ordre de pavés; lancement de véhicules sur les forces de polices; violences directes à l'aide de matraques, de barres de fer et de chaînes. »

« Démonstrations violentes, destructions de marchandises, irruption dans des lieux publics, invasion des universités, interruption des services religieux... »

« Quand au principe général de l'action, il est le suivant : partir d'action pacifiques, provoquer l'intervention policière, lui résister alors par la violence. »

« Prolifération de publications extrémistes, emploi de matraques, chaînes, pierres, cocktails Molotov dans les manifestations, puis dans la phase d'organisation, constitution de comités de quartier formés d'étudiants et d'ouvriers qui sont des foyers permanents d'agitation destinés à provoquer la dispersion des unités de police et à engager au coude à coude les intellectuels et les travailleurs. »

Il reprend à son compte l'idée d'Oberlercher : « Ridiculiser les policiers en les isolant, en leur enlevant leur képi » et complète en disant « ...car il fallait absolument atteindre cette police, saper son moral, la déconsidérer devant l'opinion avant de lui régler son compte. »

Critique lucide et radicale de l'avant-gardisme et du parti :

« L'instauration du marxisme-léninisme voulue par ces groupes révolutionnaires n'aboutit qu'à la destruction de la démocratie et à l'installation d'un pouvoir totalitaire, car créer un État prolétaire en France, comme ils le souhaitent, ne signifie rien d'autre que la soumission du pays à la dictature du Parti unique et à la bureaucratisation de l'ensemble de l'activité économique de la Nation. Cinquante années ont passé depuis la Révolution d'octobre et vingt ans depuis la Révolution chinoise et leur plus incontestable succès a été l'étranglement de toutes les libertés. »

« La vraie démocratie respecte les jeunes et se garde bien-sauf dans les parties de violer leur conscience et de les embrigader dans des formations politiques. Les actuels partis politiques n'ont pas tant de scrupules. »

« Rassembler les jeunes gens à partir de l'âge de douze ans, leur faire hurler des slogans, brandir des portraits géants de vieux hommes politiques, agiter des petits livres d'aphorismes prouve chez ceux qui les poussent à agir ainsi un absolu mépris de la personne humaine, un manque de conscience morale et montre que tout leur est bon pour prendre ou pour conserver le pouvoir politique. Pour eux les hommes ne sont qu'une matière première qu'ils utilisent pour satisfaire leur ambition. »

« L'instauration de l'étatisme n'est rien d'autre que l'instauration de la tyrannie dictatoriale qui, au bout du compte, est un effroyable recul. »

L'EXPLOITATION SOCIALE ET L'INSTITUTION SCOLAIRE

Il ne saurait être ici question de prétendre faire en quelques lignes une analyse profonde du système d'enseignement de la société actuelle. Un livre y parviendrait à peine. Ces quelques réflexions tentent, toutefois, d'expliquer, en partie, l'existence et les luttes des comités d'action lycéens (C.A.L.) dont on ne daigne que trop souvent causer l'injure à la bouche ou le sourire aux lèvres. Constatons au passage que les contestataires de la contestation, s'ils manient à longueur de temps la calomnie, le sophisme et la démagogie, sont assez « discrets » dans la recherche des renseignements susceptibles de soutenir leurs « thèses ».

LA VOIE SANS ISSUE

Il existe encore aujourd'hui des gens prétendant avoir pris conscience de la misère de notre enseignement et qui se battent exclusivement pour l'application de nouvelles méthodes pédagogiques ou pour des modifications de type matériel.

Il est grand temps de s'apercevoir que le problème est ailleurs.

Le gouvernement, lui aussi, rêve d'une école ultra-moderne. Mais les motivations de son impatience ont bien plus à voir avec un désir de mise en condition efficace et rentable qu'avec celui d'une rénovation de l'éducation. Ce n'est pas pour rien qu'aux Etats-Unis les méthodes de dynamique de groupe sont appliquées dans les entreprises et que la formation technique des cadres se double d'études en psychologie et sociologie.

Toutefois, la pédagogie est et restera un problème-clé dans tout système d'éducation. Mais actuellement, même dans le cas le plus favorable et le plus rarissime, où elle a pour but de permettre l'épanouissement de certaines facultés, il lui est impossible de parvenir à ses fins.

Dans une société de classes et hiérarchisée, l'éducation ne peut que revêtir des formes autoritaires qu'il est issu d'un milieu social défavorisé. Car les origines individuelles conditionnent les rapports interpersonnels tout comme les réactions face aux institutions et aux personnes ayant un statut social bien défini (professeurs et administrateurs par exemple).

Dans le cas d'une **reconsidération totale** des rapports enseignants-enseignés, l'éducation sera d'autant plus libertaire que les élèves pourront être soustraits à l'influence de la famille (entretenant de par son rôle le mythe de l'autorité et des chefs indispensables); de même qu'ils seront moins soumis aux imprégnations de l'actuelle société du profit, hiérarchisée et divisée en classes.

Or, il ne s'agit évidemment pas de distiller une éducation en vase clos. La logique et la lucidité veulent donc que ceux qui s'intéressent à la **libération** et à l'épanouissement de l'individu posent clairement le problème; la lutte dans le domaine de l'éducation implique obligatoirement la lutte sur le plan social.

Il n'y a pas aujourd'hui d'enseignants révolutionnaires mais des révolutionnaires qui exercent leur métier d'enseignant.

DE L'ORIENTATION AU DIRIGISME

L'enseignement en France offre la preuve flagrante de son assujettissement aux impératifs économiques. Il n'est pourtant pas question de dire que la coordination n'est pas à faire.

Dans le domaine du technique en particulier,

la formation théorique et pratique fournie par l'enseignement doit être du niveau nécessaire pour occuper le poste choisi. On évitera alors ces ridicules recyclages avant même le tout premier emploi et l'apprentissage inutile et néfaste de certaines connaissances figées, dépassées ou démenties par l'évolution scientifique.

Ce problème reste toutefois très délicat car, dans le cas d'une évolution unidimensionnelle, il ne pourrait **seulement** en résulter qu'un renforcement de l'économie capitaliste (système **légal** d'exploitation de l'Homme par l'Homme).

L'asservissement de l'enseignement aux impératifs économiques se manifeste sous deux aspects: tout d'abord par la formation même octroyée dès les petites classes, où **on néglige volontairement ce qui humainement est primordial au profit de ce qui est socialement utilitaire, c'est-à-dire fonctionnel.**

Ainsi se forment des générations d'« adultes » incapable de bredouiller quoi que ce soit si ça n'entre pas dans le cadre de leur spécialisation outrancière.

La dépendance à l'économie capitaliste se traduit à un autre niveau, celui de l'organisation même de l'enseignement.

Les sections d'enseignement sont créées non en fonction des **besoins réels du pays** mais en fonction de l'intérêt de la seule classe dirigeante.

L'exemple flagrant et le plus scandaleux est celui des C.E.T. (Collège d'Enseignement Technique). Au manque de places entraînant une sélection **arbitraire** s'ajoute la distillation d'une « éducation » sclérosante.

Toujours en ce qui concerne les C.E.T., le C.N.P.F. (Patronat) faisait des propositions impératives le 18 janvier 1966. Le gouvernement y obéissait point par point dès mars 1966 par la voix du Ministre Fouchet. Ce dernier fit en sorte que les modifications de structure découlant de sa réforme amènent les C.E.T. à offrir au patronat une idéale main-d'œuvre de jeunes.

Entrant très rapidement dans l'économie (préparation au C.A.P. en 1 ou 2 ans), bien formés sur le plan technique, absolument pas sur le plan intellectuel (il ne s'agit évidemment pas d'un jugement des capacités mais de la formation) pris en charge et recevant un complément d'apprentissage par le patronat, ces jeunes sont un élément de choix. Ils sont capables, très rapidement, de jouer le rôle d'un spécialiste et offrent le quadruple avantage d'être à qualification égale beaucoup moins payés; d'avoir une formation de complément monovalente (offerte par l'entreprise donc les y attachant), d'être de par leur système de recrutement très nombreux, soit aisément **marchandable** (sur le plan de la rémunération mais aussi celui de la combativité) et de permettre une exploitation supérieure par le chantage de tous ceux n'ayant pas le C.A.P. (et très souvent tout aussi compétents).

Ce honteux trafic permettant de sacrifier pratiquement 40 % (chiffres officiels) de garçons et de filles de plus de 16 ans à l'exploitation patronale sous le couvert de l'éducation nationale doit être dénoncé et combattu par les comités d'action lycéens tout comme il l'est en ce moment par les comités d'action de l'enseignement technique (C.A.E.T.). Les lycéens n'étant pour la plus grande part que ceux qui, de par leur chance et leur origine sociale, ont pu échapper à cet abattoir.

L'INSTITUTIONNALISATION

La mutilation de l'éducation et son sacrifice au plus grand profit du rendement, bénéficiant à la seule classe dirigeante est aussi particulièrement visible dans le recrutement et la formation des enseignants. A leur insuffisance numérique s'ajoute leur sous-qualification dans la plupart des cas. Beaucoup n'ont jamais été formés, sinon sur le tas par des méthodes empiriques.

Remarquons que le corps enseignant est exactement calqué sur le schéma de la société de classe. Il a ses parias (les maîtres auxiliaires), ses aristocrates (les agrégés) et même une troisième classe, celle des licenciés. Ce qu'il y a de honteux et surtout de foncièrement significatif est la différence qui existe entre ces différentes castes. Il ne s'agit, en aucun cas, d'une différenciation des capacités d'enseignant, **car tous occupent les mêmes postes**, il s'agit encore moins de compétences dans le domaine de l'éducation, **il n'est question que d'une différence de paiement et de statut.** Les agrégés font « bizarrement » penser à la caste des « brahmanes », ce qui n'est absolument pas le cas pour les maîtres auxiliaires. **On constate donc qu'avant sa valeur éducative, l'enseignant à une valeur marchande.**

S'il était encore besoin de preuves du dirigisme de notre **système** d'enseignement, il suffirait de faire une analyse en profondeur de la réforme Fouchet. Bien des études critiques ont été faites démontrant le mécanisme de recrutement, de canalisation, de répression et d'évacuation des élèves par un tel système. De la maternelle à la sortie de l'université, tout un dispositif est mis en place avec ses pièges et ses voies sans issue. Il entretient une **ségrégation outrancière** entre l'enseignement « technique » et l'enseignement « classique » par exemple (l'un et l'autre ayant un rôle bien défini à jouer, indépendant de l'éducation).

Ce qu'il y a de profondément injuste dans ce système, c'est qu'il maintient en place et alimente quantité de **fausses valeurs** (qui, d'ailleurs, fondent les préjugés entre littéraires et scientifiques, mais aussi entre littéraires eux-mêmes).

Il organise, sur des critères favorisant l'injustice, tout un mécanisme de sélection allant de la note au barrage des examens en passant par les soi-disant conseils d'« orientation ».

EN TOUTE DEMOCRATIE

Il a déjà été précisé que l'éducation n'est que le reflet de notre société de classe hiérarchisée et qu'elle ne peut donc en revêtir que les formes autoritaires. Le même raisonnement s'applique à l'enseignement au sein duquel on paie les conséquences d'une société s'accommodant fort bien de l'injustice et de l'exploitation.

Devant le même travail à fournir, deux êtres d'une égale intelligence mais issus de classes différentes auront des réactions très variables. Mais ces réactions sont jugées avec des critères établis par la classe dirigeante (donc appliqués dans son intérêt). Ainsi, au niveau primaire de la facilité d'expression, le fils d'ouvrier ou de paysan sera défavorisé.

Cette injustice flagrante dans le **choix des valeurs: critère de la forme et du savoir même stérile pourvu qu'il alimente le brio social**, est ressentie différemment selon l'origine de l'élève.

L'EXPLOITATION SOCIALE ET

(Suite de la page 5)

Le Ministre Peyrefitte a fait remarquer cyniquement à ce sujet (Journal officiel, 1968, page 1522) : « La nature sociale à ses lois contre lesquelles vous ne pouvez rien, pas plus que contre les lois de la nature physique. Le moteur de l'éducation, encore une fois, c'est le désir d'imitation, et ce sont les facilités naturelles que l'enfant trouve **autour de lui**, dans sa première enfance qui **commandent** son devenir. »

« Un fils d'ouvrier formé depuis l'âge le plus tendre par son père, à plus de difficultés pour s'exprimer qu'un fils d'avocat », il employait même l'expression « fatalité de l'hérédité culturelle ».

M. Peyrefitte, démocrate paraît-il, ose élever au niveau d'un principe naturel l'injustice de notre enseignement; il se permet de **constater et de justifier ce que nous constatons mais que nous combattons**.

Les chiffres eux-mêmes causent pourtant bien mieux que l'ex-Ministre de l'Education Nationale (Edgar Faure ayant fait de son côté, à plusieurs reprises, au Parlement et dans la Presse la même constatation). Ils démontrent que, peu à peu, systématiquement, les fils de paysans et les fils d'ouvriers sont **expulsés** de l'enseignement pour n'être plus que 7 % à l'Université.

Dans la démocratisation de l'enseignement, le problème des possibilités financières, donc de l'attribution des bourses d'étude, reste posé de même que celui des conditions de travail plus ou moins favorables selon l'origine sociale.

Mais la question principale reste celle des critères de sélection. Mettre en cause la forme actuelle de sélection signifie reconsidérer la formation même des élèves et des étudiants puisqu'elle est loin d'être également **accessible à tous**. Cela signifie aussi lutter contre le contrôle tout spécialement quantitatif des connaissances et défendre le principe d'une **orientation** basée sur les désirs, les goûts et les capacités de l'individu.

De toute façon, tant que la **façade sociale** sera présentée par l'enseignement lui-même comme un critère de valeur, tant que l'on entretiendra le mythe de certaines situations plus nobles que d'autres, tant que l'éducation actuelle véhiculera toute sorte de préjugés sur certaines activités et tant qu'il y aura **institutionnellement** séparation et différence de **valorisation** entre le travail intellectuel, les individus tiendront à choisir non en fonction de leurs goûts mais de la **position sociale** et du stéréotype qui l'accompagne.

L'éducation créera d'autant plus de refoulés, d'aigris et même de névrosés, qu'elle dirigera et éliminera sur des critères tels que ceux d'aujourd'hui.

ECOLE ET PSYCHANALYSE

Actuellement, les méthodes pédagogiques sont réduites à l'état de combines, de « ficelles ». Elles permettent, sans formation, sans moyens et sans que n'aient été repensés les rapports adultes-jeunes (rapports d'autorité et de communication unilatérale) ainsi que les rapports enseignants-enseignés, de **faire passer** à des élèves dépourvus d'esprit critique (de par leur formation) une dose de « savoir » fort contestable.

« L'interdit que l'on a reçu dans son enfance, on le transmet à ceux qui suivent : c'est l'adulte aux doutes refoulés qui, **sans le vouloir**, aggrave les problèmes que pose à celui qui apprend la stérilité des connaissances et des croyances » (Erickson) : Il est utile d'ajouter aux formes

scolaires générales d'éducation et à l'injustice même de l'institution le rôle primordial de la cellule familiale : « Les parents, inconsciemment, sur l'ordre de la société mécanisée et autoritaire, repriment la sexualité chez les enfants et les adolescents.

« Ainsi élevés, les enfants deviennent plus tard des adultes affligés d'une névrose caractéristique et recréent leur maladie chez leurs propres enfants. Il en va ainsi de génération en génération. **La tradition conservatrice se perpétue de la sorte. Une tradition qui à peur de la vie.** » (W. Reich).

Or, les psychanalystes s'accordent pour affirmer qu'il y a en l'Homme une constante naturelle pour tous. Il n'y a donc aucune raison, sinon celles de l'exploitation, pour que l'éducation ne soit pas la même pour tous.

Les méthodes d'éducation de notre enseignement n'ont pas pour origine l'être en soi, mais sont basées sur des **valeurs marchandes** telles que le **rentable, le fonctionnel, le luxueux**. Valeurs qui prennent source dans la société actuelle, ses coutumes, sa « morale », ses **préjugés** et ses institutions.

LIBERATION ET LIBERALISME

Bien des pédagogues et des enseignants fortement bousculés par les événements de mai-juin ont repensés à leur manière les relations d'autorité. Il est né de cela une façon de faire ou plutôt de laisser faire : le libéralisme.

Cette « nouvelle » pratique résulte de la destruction du mythe de l'enseignant et de la peur plus ou moins inconsciente de ne pas être accepté par la classe ou par le groupe.

Elle révèle un caractère profondément démagogique, ainsi que la crainte ou l'impossibilité (par faiblesse) d'une remise en cause **authentique** de la fonction et des possibilités de l'enseignant.

Le libéralisme; demi-mesure, superficielle et néfaste, entretient l'irresponsabilité de chacun au nom de la soi-disant responsabilité de tous. Il permet à chacun de s'abandonner à la griserie d'une **pseudo-liberté** qui n'oblige absolument pas à prendre conscience de ses propres limites, mais qui amène simplement à jouer avec la souplesse des nouvelles règles.

Le libéralisme ne faisant qu'amoindrir la fermeté de répression sans pour autant s'attaquer aux sources mêmes des conflits, développe l'intransigeance et un sentiment d'irresponsabilité générale. Une telle méthode de par son essence est la preuve d'un autoritarisme latent chez celui qui la met en pratique. L'adulte détient toujours les moyens de pression, parfois indirectement, et il représente la censure sociale génératrice des conflits. L'ambiguïté réside dans le fait qu'il est toujours celui qui juge et pose les interdits.

Ce travestissement de l'autorité ne peut, lorsqu'il a été démasqué, que provoquer l'**autoritarisme ouvert**, réaction « **logique** » à l'inévitable exploitation par les jeunes de l'incohérence et du superficiel d'une telle méthode.

De toute façon, non seulement les êtres réagissent différemment, mais **même s'il était possible de libérer par la pédagogie scolaire** qui ce soit, la **société autoritaire et aliénée se chargerait immédiatement de la récupérer**.

L'ECOLE PRISONNIERE

Mettre en cause l'autoritarisme des formes d'éducation scolaire signifie mettre en cause celles de la famille mais aussi et surtout, d'une

façon plus générale, la hiérarchisation outrancière de notre société.

La grande majorité des institutions ne vivent que de la capitulation, de la responsabilité, de la volonté, de l'esprit d'initiative et même trop souvent de la dignité demandée à la totalité des membres. « Il est plus facile de **vendre** son indépendance contre une sécurité économique que de mener une existence indépendante, responsable, et d'être son propre maître » (W. Reich). (Le même raisonnement s'applique bien sûr aux partis politiques.)

Neill explique au sujet de l'institution scolaire : « C'est une bonne école pour tous ces gens endormis qui veulent des enfants dociles, passifs, capables de s'adapter à une société où **l'argent est le principal critère de réussite** et où l'homme doit dresser des palais de justice et des prisons pour punir les victimes de son oppression. »

« ...Cette société qui recherche des laquais dociles, assis à de tristes bureaux, des employés de boutiques, de mécaniques, petits banlieusards du train de 8 h 30, bref, une société qui repose sur les épaules rabougrees du petit conformisme paniqué. »

Il est primordial pour la bonne vie du système d'exploitation que ceux qui seront demain les « cadres » du pays acceptent, dès aujourd'hui, de bien apprendre leur futur rôle de flic. Il s'agit, de par les méthodes actuelles, de se vautrer dans un individualisme forcené, fait d'égoïsme et d'arrivisme, de se familiariser avec l'inhumanité et l'injustice pour pouvoir très bientôt, sous le couvert d'un diplôme, cacher ses faiblesses et ses carences **en justifiant et perpétuant le système qui nous aura réservé une place privilégiée dans le mécanisme d'exploitation de l'Homme par l'Homme.**

LE VIDE CULTUREL ET LA CULTURE DU VIDE

L'institution scolaire ajoute à son rôle ultra-repressif celui de la distillation d'une culture aliénante et stérilisatrice.

La transmission culturelle.

Depuis toujours, la classe dirigeante s'octroie le droit de définir un **domaine** culturel qu'elle ne manque surtout pas de **délimiter** à sa guise. Elle a transformé le domaine en **patrimoine** en lui donnant l'**utilité** de garant de sa propre « valeur » et a fondé ainsi sa « **supériorité** ».

De nos jours, faute d'argent, pour accéder aux hautes sphères de l'aristocratie, la culture peut servir d'escalier de service.

Ce que la bourgeoisie baptise « culture » est donc devenu l'apanage de quelques-uns. Elle est entre les mains de ceux qui ont du temps et de l'argent; de ceux-là même qui font les succès de ceux qui censurent, de ceux qui commentent et de ceux qui dénigrent. Cette « culture » déjà délimitée, censurée, maquillée, commentée au fil des siècles par les aristocrates puis par les bourgeois nous est, de nos jours, très habilement dispensée par l'institution scolaire. Le gouvernement forme, à cet effet, bon nombre de spécialistes : les enseignants et autres bureaucrates. Il existe, d'ailleurs, un ministère de la « culture » au même titre que celui de la police et d'une égale compétence en matière de « maintien de l'ordre ».

On peut en ce qui concerne le corps enseignant, parler de bureaucrates de la « culture » dans la mesure où il a pour seul but de colporter ce qui n'est plus qu'un savoir figé. Dans la

L'INSTITUTION SCOLAIRE

mesure où il y a **communication unilatérale, donc autoritaire, et absence totale de recherche.**

Bien des enseignants, comme ils n'ont fait qu'apprendre sans chercher, ne cherchent plus qu'à faire apprendre. Ils en sont trop souvent réduits à tout expliquer **au moyen** de ce qu'on leur a transmis lorsqu'ils étudiaient encore. Le reste ne les intéresse plus, il est trop difficile de remettre en cause son « savoir » et bien trop agréable de se nourrir intérieurement du mythe de « l'homme cultivé ! »

La culture et le vide.

La première caractéristique de l'oppressante communication culturelle est celle du vide qu'elle transmet.

Une « culture » morte n'enseigne pas la vie, elle ne provoque que l'indifférence, l'ennui ou le dégoût. Morte notre « culture » l'est parce que **sans lien avec la réalité sociale.** Son aspect le plus remarquable est qu'elle apparaît aussi **inoffensive qu'inutile. Elle entretient le dangereux paradoxe qui consiste à déplorer la misère sociale et ne rien faire pour y remédier.**

Notre « culture » n'entre en rien dans le vécu, ne touche pas au réel; elle n'est qu'un moyen pour meubler les cerveaux.

Le jour où la pratique fera partie intégrale de cette « culture » (même sous sa forme actuelle) la censure jouera avec d'autant plus de vigueur.

ERUDITION ET CULTURE

Dans notre société qui admet l'apparence comme critère de valeur sociale, la « culture » est, le moins qu'on puisse dire, excessivement fonctionnelle. La culture qui, au sens vrai du terme, est la manifestation créatrice de la vie, n'est aujourd'hui que de l'érudition pure et simple. La culture n'a rien à voir avec le « savoir » surtout lorsqu'il à la quantité pour première norme. Ce « Savoir » est le privilège de ceux qui n'ont rien d'autre à faire que de s'extasier devant son inutilité.

Il permet de fonder « spirituellement » la **différence de classe.**

Il entretient surtout l'injustice sociale dans l'institution scolaire. Pourquoi faut-il savoir tant de choses inutiles et trop souvent fausses sinon pour s'en tirer à bon compte le jour de l'examen ? **La « culture » volontairement confondue avec l'érudition devient, de ce fait, foncièrement sélective.**

L'apprentissage de l'apparence, et l'absorption du « savoir » traduisent donc l'introduction de deux nouvelles valeurs commerciales dans la pseudo-culture.

La classe dirigeante pourra, **grâce à elles,** sélectionner ceux qui, parmi les **inauthentiques,** ont réussi entre autre à faire correspondre à tel titre d'ouvrage tel nom d'auteur ou telle anecdote sans pour autant connaître le contenu de l'œuvre.

OBJECTIVITE ET RENTABILITE

Les subtilités de la pensée bourgeoise, liées à toutes sortes d'intérêts bien plus terre-à-terre, font que cette culture est classifiée à l'extrême. Encore une fois, le seul critère de différenciation est celui de la rentabilité. La communication de la vie est absente de toute préoccupation, **seul le pratique compte.** C'est ainsi que l'on apprendra tel ou tel ouvrage de tel auteur en fonction de la préparation de tel ou tel examen.

Cette « culture » stérilisante **récupérée** et transmise par la classe dirigeante **conditionne** perpétuellement ceux qui la **subissent.** Elle est, par essence, profondément aliénante.

Par le jeu de l'éclairage, c'est-à-dire par le succès octroyé à tel ou tel créateur, on définit de façon dictatoriale toute une échelle de **valeurs.** Les créateurs sont tous cotés en bourse. Il y a de toute façon ceux que l'on daigne considérer comme « grands » et que l'on **impose comme tels** et à qui l'on fait dire ou faire ce que l'on aurait bien voulu entendre ou voir.

Cette « culture » se charge, de par son rôle et son origine, de placer les « penseurs bourgeois » du côté de l'évolution et du progrès, les révolutionnaire du côté de l'utopie, de l'absurde

et du nihilisme. Elle sert, en particulier, de méthode de mise en condition lorsqu'elle a pour but de faire admettre à la jeunesse que la constitution de 1789 a rendu les « Hommes libres et égaux en droits et en devoirs » et qu'elle oublie d'expliquer que l'« égalité » **politique n'est qu'un mensonge s'il n'y a pas d'égalité économique.**

Pour calmer la conscience de la bourgeoisie libérale ainsi que celle de tous les « démocrates », l'enseignement dispense une culture dite « politique et sociale ». Il s'agit, bien sûr, des cours d'« instruction civique ». Cours ayant lieu toutes les fois où il n'y a pas à rattraper de cours d'histoire ou de géographie; mais de toute façon au rythme maxima de deux heures par mois. Il s'y pratique la dissection de l'appareil gouvernemental. On commente ensuite. Trop peu pour que quelqu'un comprenne. **Trop mal pour que qui que ce soit éprouve un jour de l'intérêt pour ce genre de chose.**

On y explique le rôle, les devoirs, les possibilités des chefs, jamais ceux de tous les autres, créant ainsi au niveau de l'inconscient le besoin de retrouver des chefs ne serait-ce que pour « **s'y retrouver** » et puis... « parce qu'il en a toujours été ainsi ». De même, la gestion des affaires publiques étant présentées le plus normalement du monde comme l'attribut de quelques privilégiés, on produit, en insistant sur l'aspect administratif et hautement spécialisé, une profonde indifférence pour ce qui touche à la bonne marche du pays, c'est-à-dire tout ce qui est « Politique » (au sens le plus étroit du terme). On permet ainsi, en cultivant un apolitisme virulent, fait de peur et d'incompétence, à tous les politicards, tous les phrasologues, de faire leur beurre en haut lieu, dans l'indifférence générale.

On y prêche entre autre l'électoratisme qui n'est rien d'autre que la capitulation par le vote des devoirs de **véritable** citoyen.

L'OPPRESSION CULTURELLE

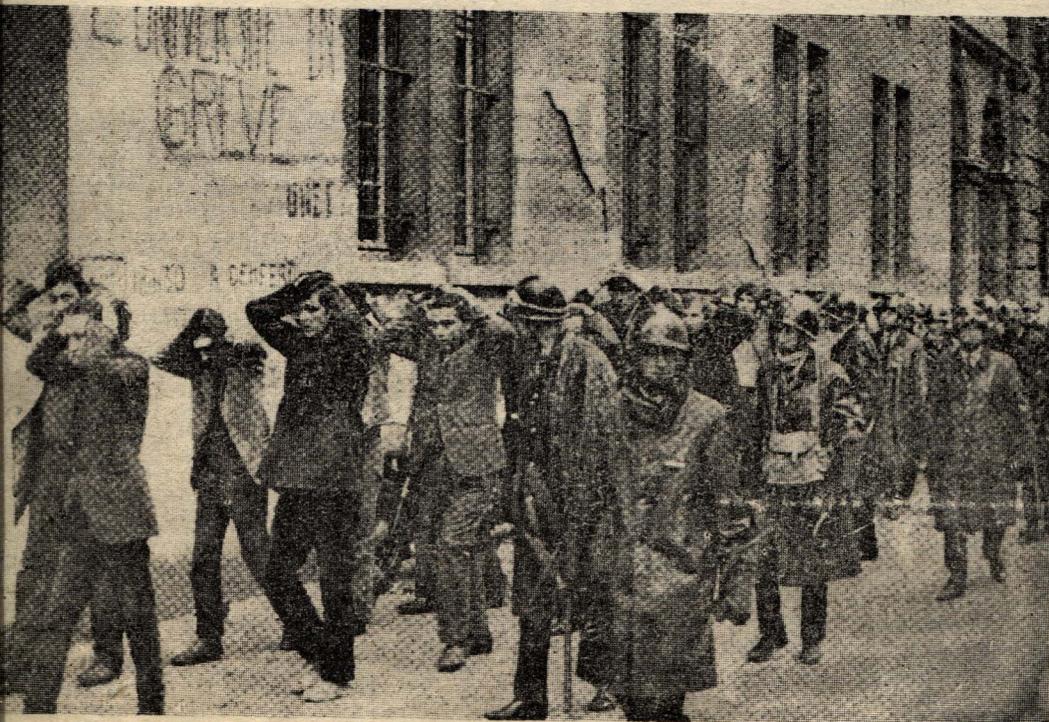
Les limites du domaine étant fixées, les catégories établies, les étiquettes mises et les prix affichés, il faut faire marcher les affaires. Une fois de plus l'école s'y applique avec beaucoup de zèle. Il n'est pas question de franchir les bornes. De la création à l'expression, tout est banni, mis à part le gavage.

On **explique** de façon autoritaire des pièces de théâtre écrites par des riches pour des riches. Et cela à des gens qui ne sont pas tous des fils de riche, mais qui s'ennuient tous à l'écoute d'une voix trop lassée de **répéter le texte à longueur de carrière.** Comment, par exemple, ne pas devenir allergique au théâtre, lorsqu'il n'est fait absolument aucune place au goût, au plaisir, à l'expression orale, à l'expression gestuelle et à la création ?

La culture joue un rôle répressif en véhiculant toutes sortes de contraintes. La modération y est de rigueur, de même que le respect des valeurs établies. Elle colporte le mythe de certains auteurs et de certaines œuvres, où bien des gens veulent à tout prix tout trouver même s'il n'y a rien pour eux.

Les mots eux-mêmes ont aussi une influence importante. Ils sont d'abord une **arme idéale pour la sélection et illustrent surtout la différence de classe.** Ils limitent de même considérablement le rôle de ceux qui comprennent et de ceux qui s'expriment.

Il faut régler son compte à la préciosité, y compris et surtout lorsqu'elle se teinte de révolutionnarisme; le mot praxis, par exemple, peut fort bien se traduire par « pratique » ou « action ».



L'EXPLOITATION SOCIALE ET L'INSTITUTION SCOLAIRE

C.
Q.
F.
D.

(Suite de la page 7)

« CULTURE » GÉNÉRALE HUMANISTE

La première caractéristique de la « culture » dite générale est qu'en survolant tout, sauf ce qui est authentiquement vivifiant et enrichissant, elle n'apporte rien sinon la lassitude et l'indifférence. Nombreux sont les enseignants que la « culture » a cessé d'intéresser, autrement que pour des raisons strictement professionnelles, dès leur entrée en fonction.

Elle a aussi pour effet de fonder la différence entre travailleurs « intellectuels » et travailleurs manuels. **D'un côté ceux qui souffrent de l'exploitation, de l'autre ceux qui expliquent pourquoi et ne font rien pour que ça change.**

Cette « culture » humaniste est la base même du conformisme social, elle **généralise les idées passe-partout et défend les stéréotypes sociaux.** Elle crée de même ce **ridicule nationalisme culturel** qui fait en sorte que Beaudelaire ce soit aussi la France et que, par conséquent, « la culture française est la meilleure du monde ». Ce qui permet, en temps de guerre, de se battre à la fois pour le capitalisme et les alexandrins de Leconte de Lisle.

La culture n'a pas à être plus Française que Chinoise, elle est originellement **la vie, le fait de tous pour tous.**

Notre « culture » humaniste crée et justifie les **mandarins culturels** tout comme elle **possède ses créateurs en titre.** Il y a ceux qui crient et puis ceux qui constatent, l'enseignant n'étant, dans l'institution scolaire, que celui qui aide à dresser le constat. Un constat de faillite, c'est le moins que l'on puisse dire.

On a ajouté à tout cela bon nombre de « trucs », de combines, de ruses qui n'ont absolument rien à voir avec la culture mais qui sont de première utilité pour se procurer une « bonne » place et pour la défendre dans la société capitaliste.

IL N'Y A PAS DE VRAIE CULTURE

Il n'y a qu'une société aliénée. Il existe, à l'heure actuelle, une culture morte, stérilisante, répressive, mais tout cela provient des phénomènes de récupération et d'interprétation de la société bourgeoise et de ses maîtres à penser.

Il y a tout au plus des gens en possession de méthodes d'analyses et de théories révolutionnaires qui ne tombent pas dans le piège du marais culturel. **Dans le système actuel, toute culture marginale est immédiatement récupérée et étiquetée comme étant avant-gardiste.** On l'explique alors avec l'autre « culture », on établit des liens entre les deux et le seul résultat est celui d'un agrandissement du patrimoine « culturel » et un « rajeunissement » de la pensée bourgeoise. La « Nouvelle » culture finit très rapidement, de par l'interprétation que l'on en fait, par justifier et renforcer la précédente. Remarquons à ce sujet, entre autres exemples, qu'Edgar Faure a cité plusieurs fois Marcuse à l'Assemblée Nationale.

UNE PREUVE DE CHOIX : LES F.S.E.

A l'aigreur portée aux structures en place, le Ministre de l'Éducation Nationale a répondu par la participation dans les lycées. Il a de même trouvé une solution à sa façon à la contestation de la fausse culture dispensée dans ces mêmes lycées (et ailleurs). Il a organisé un grand tapage

autour de quelque chose qui existait déjà, les **Foyers sociaux éducatifs (F.S.E.).**

Voici quelques extraits de la circulaire officielle n° 1.68-513 du 19 décembre 1968 institutionnalisant les foyers.

« Le Foyer des élèves a un but essentiellement éducatif. L'éducation **ne peut plus** se limiter à l'instruction par l'acquisition de connaissances. Elle comporte à la fois un entraînement à l'activité intellectuelle, manuelle, sportive, artistique, un apprentissage de la liberté et de la responsabilité. Avec un **enseignement rénové**, la création de « Foyers des élèves » **préparant à la vie civile et sociale** doit contribuer à l'épanouissement de leur personnalité. »

Certaines activités peuvent être l'**information culturelle (!)**, philosophique et religieuse, économique et sociale, politique et civique.

Le moins que l'on puisse dire est qu'il s'agit là d'un **aveu de taille**; il faut créer un appendice (sous les pressions du mois de mai) pour que l'école s'occupe d'éducation et de « rapports élèves-enseignants ». Les lycées resteront toujours un ghetto « culturel », les personnes extérieures n'étant admises à rentrer qu'au compte-goutte, « au cas ou... ». Peut-être n'y a-t-il pas eu assez de barricades pour que la réforme porte sur ces points.

Les Foyers socio-éducatifs ne sont qu'un leurre, un moyen d'isoler ou d'intégrer, selon les cas, les élèves des comités d'action. De toute façon ils entrent dans le cadre du phénomène de récupération « culturelle » déjà évoqué. De plus, de par leur rôle, ils servent de « remède » facile à notre enseignement « certes, il est mauvais mais il y a les Foyers sociaux éducatifs ». Il est facile de comprendre que la solution est ailleurs. Ailleurs que dans cet appendice « **soigneusement** » réglementé; soumis au contrôle de la commission permanente et du Conseil d'administration de chaque lycée.

De plus, il ne pourra être utile qu'à quelques-uns, ceux qui sont pensionnaires ou habitent près de l'établissement, ceux qui pourront matériellement recevoir « **culture et éducation...** » en dehors de l'enseignement !

LE RÔLE DES C.A.L.

Les comités d'action lycéens se doivent de dénoncer et de combattre la manipulation de la jeunesse organisée à grande échelle par l'institution scolaire. Mais comme cette étude critique s'est efforcée de le montrer, il est primordial de démasquer les spécialistes de la révolution scolaire. Il est toutefois préférable de « **faire le feu** » de cet enseignement pour mieux le dénoncer.

Tous les problèmes sont liés et prennent source dans cette société pourrie, c'est donc là et non pas dans ce qui n'en est que le reflet qu'il s'agit de les combattre. L'enseignement peut tout au plus servir de révélateur, révélateur de l'exploitation sociale légalisée, de l'aliénation sous toutes ses formes, de la misère matérielle, intellectuelle, psychique, sexuelle (qu'elle soit individuelle ou collective). La solution ne peut être que la révolution sociale mettant fin à l'exploitation de l'homme par l'homme et à ce qu'elle engendre le dessèchement et le pourrissement de la personne humaine.

ENSEIGNANTS QUI MAINTENEZ L'ESPRIT D'ARRIVISME, REGARDEZ CE QU'IL A FAIT DE VOUS !

Étant donné qu'il est absolument interdit aux enfants :

- de mettre les coudes sur la table;
- de siffler dans la rue et en classe;
- de mentir aux parents;
- de dire des gros mots;
- de faire schouff-schouff-schouff en buvant la soupe;
- de répondre « merde » aux gens qui ont une sale tête et qui posent des questions bêtes;
- de fredonner ou de chanter à tue-tête des chansons immorales;
- d'attacher des boîtes de conserves à la queue des chiens;
- d'imaginer que le chien est soit le curé soit l'instituteur;
- de sonner à la porte d'inconnus et de prendre aussitôt la fuite;
- d'ignorer la règle de trois et les cas d'égalité des triangles;
- de se curer le nez;
- de se pencher à la portière;
- de fumer de la barbe de maïs dans du papier journal;
- de faire semblant de lancer des pavés sur les CRS et sur toute sorte de chefs;
- de montrer son quiqui à un camarade;
- de regarder par le trou de la serrure son papa et sa maman « dormir »;
- de dire non;
- de ne pas obéir aux ordres qu'on leur donne, etc.

Étant donné tout cela et le reste, donc, il est normal que les enfants n'aient qu'une ambition : celle de grandir, pour pouvoir, enfin, à l'âge adulte :

- se mettre les doigts dans le nez;
- mentir aux enfants;
- taper sur les CRS et toutes sortes de chefs (d'atelier, de famille, de parti, de syndicats, etc);
- se servir enfin de son quiqui, etc.

Mais il est normal aussi que, de plus en plus, on se prépare à faire la révolution pour qu'il ne soit plus interdit :

- de mettre les coudes sur la table;
- de siffler dans la rue et en classe;
- de mentir aux parents;
- de dire des gros mots;
- de répondre « merde » aux gens qui ont une sale gueule et qui posent des questions bêtes, etc.

Sexualité et Travail

(Suite de la page 12.)

consiste l'adaptation sociale et l'éducation familiale et scolaire.

Que se passe-t-il à la puberté du point de vue sexuel ? A la puberté, la sexualité se centralise sur les organes génitaux : c'est la sexualité génitale qui diminue sans les supprimer les possibilités érotiques du reste du corps. La société fait tout pour que cette centralisation soit maximum, libérant ainsi le reste du corps qui déssexualisé peut être utilisé pour le travail social. « *L'énergie sexuelle se concentre dans une partie du corps, laissant presque tout le reste disponible en vue d'une utilisation en tant qu'instrument de travail.* »

MARCUSE.

La plupart des satisfactions extra-génitales sont prohibées en tant que perversions, l'uniformité sexuelle ne tolère pas la sexualité en tant que source autonome de plaisir et n'est disposée à l'admettre qu'en tant que moyen de reproduction s'intégrant dans une planification démographique.

Dans toute société, la grande majorité de la population est vouée au travail et ce qui devient activité fondamentale et quasi permanente n'est pas source de plaisir mais au contraire est non-sexuelle et douloureuse en opposition au jeu (création libre et spontanée de nature érotique). Le corps doit se soumettre à un enrégimentement répressif. La douleur domine le plaisir.

En ce sens, la véritable libération de

la sexualité génitale ne consiste pas, à accorder aux jeunes la possibilité abstraite d'avoir des rapports sexuels mais la possibilité d'en obtenir le maximum de plaisir. Cette possibilité se fonde dans la perspective d'un changement radical et total de la société actuelle. Elle annonce le remplacement de la survie-douleur par son contraire, naturel, la vie-plaisir.

TRAVAIL ALIÉNÉ ET TEMPS LIBRE CULTURE

L'homme dispose entre le temps de travail et le temps de sommeil et de nutrition, d'un certain temps libre, pendant lequel on pourrait supposer qu'il satisfait ses besoins sexuels et son manque de plaisir. Or, on constate que l'aliénation et la répression débordent largement le temps de travail. L'uniformité, la longueur, la fatigue du travail aliéné transforment la possibilité de satisfaction sexuelle en repos, détente, récupération préparation vitalemment nécessaire pour refaire ce travail aliéné.

A l'intérieur des sociétés hiérarchisées, les luttes ouvrières parcellaires ont pour conséquence la réduction du temps de travail aliéné compensé par une augmentation du temps libre. Remarquons tout de même que le pouvoir s'arrange toujours pour augmenter à nouveau le temps de travail (mythe de la semaine de 40 heures). La société crée, alors, une autre forme d'exploitation, l'aliénation morale et intellectuelle : l'industrie culturelle dont la finalité est

le contrôle répressif de ce temps libre, contrôle qui se manifeste par une déviation de la sexualité vers des formes et modes qui affaiblissent l'énergie érotique donc la puissance orgasmique c'est-à-dire la puissance d'éprouver du plaisir (pour plus de renseignements lire « La Fonction de l'Orgasme » et « La Révolution Sexuelle » de Wilhelm Reich). La société attache beaucoup d'importance à la culture dont l'effet puissant sur la population opprimée appelle à une critique aussi radicale que cette oppression est intense.

Dans une société non hiérarchisée politiquement, économiquement culturellement, le travail étant réduit au strict minimum nécessaire grâce au développement intensif de la technique, le temps libre permettra l'activité ludique, le jeu, la satisfaction sexuelle, l'orgasme.

Critiquer notre misère sexuelle, c'est critiquer radicalement notre société puisque la condition de libération sexuelle passe par un changement total du travail et des loisirs, par la suppression de la séparation travail-loisir. La critique de la société c'est la critique de notre misère économique et politique, c'est aussi la critique de notre misère sexuelle.

N'envisager que l'un des deux aspects, c'est vouer à l'échec toute tentative de révolution sociale.

« Toute personne qui s'esquinte les mains par le travail sera mise en tutelle;

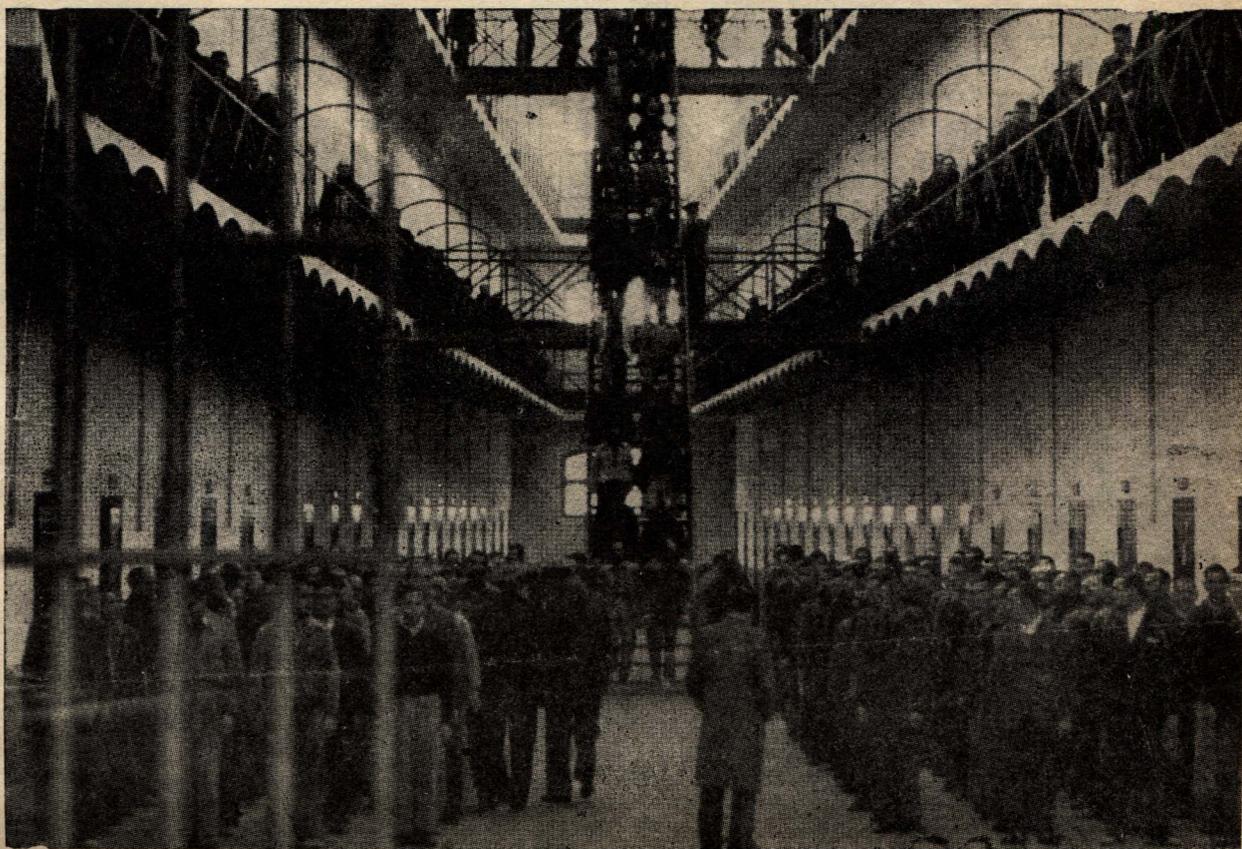
« Toute personne qui s'épuise à la tâche sera condamnée comme criminelle;

« Toute personne qui se glorifie de gagner son pain à la sueur de son front sera déclarée folle et dangereuse pour la société... »

BUCHNER.

« En période de pénurie de logements, les citadins, par la force des choses, sont peu exigeants sur la qualité. »

(Le Monde 27 mars 1969)



« Le Souverain a peut-être construit des ponts, des digues, des puits, des organismes. Bravo. Mais c'est à Job à dire si l'homme est satisfait. Que le Souverain ne s'étourdissant pas de ses victoires écoute bien : Job lui dira toujours ce qui manque. »

(Pierre Morhange.)

On ne peut dire mieux en si peu de mots. Etre engagé n'est pas crier son appartenance à un parti, défendre un programme politique, ou se battre pour des idées. C'est faire le point sur l'homme.

Quel homme ? Moi. Qui suis des millions. Si j'ai mal, c'est que mon voisin a, peu ou prou, mal comme moi, et le voisin de mon voisin. C'est en cela que le poème est exemplaire et significatif. « Oh insensé qui crois que je ne suis pas toi », disait déjà Hugo il y a plus de cent ans.

Oui moi, toi, peu importe. J'ai mal, je le crie. C'est profond, viscéral et pas du tout intellectuel. « J'ai mal aux grouilles », dit l'un. « Je m'écroulerai, dit l'autre sans que personne n'est vu au-delà de mes vêtements. »

C'est la plainte concrète au niveau du quotidien, si méprisé, si négligé par le philosophe, comme le fait remarquer Henri Lefebvre. C'est pourtant à ce niveau-là que nous vivons, dirait monsieur de la Palisse. Et Job, le poète, se plaint sur le fumier de la semaine.

Oh ! pas de métaphysique. Nous ne revenons pas au vague à l'âme romantique. Nous n'avons pas le mal du siècle, nous n'avons pas mal à Dieu. Non, c'est plus simple, plus immédiat, plus vital aussi, à la fois plus ordinaire et plus douloureux, finalement plus tragique.

On nous étrangle, on nous étouffe, on nous mesquine, on nous préjuge (et mal-juge), on nous interdit, on nous lessive modèle courant, et quand nous sommes bien essorés, on nous fait sécher au vent de la bêtise. Alors, on nous montre du doigt, pire, on nous ignore. Nous crevons sous l'indifférence. Et tout cela sans violence (la violence est révélatrice), avec douceur même (comble du raffinement). Généralement, pas de flics, sauf évidemment si l'on exagère, mais dans notre monde « lessivilisé » (Cummings) on n'exagère presque jamais, sauf au printemps.

Non, c'est plus raffiné. C'est le métier qui vous diminue, c'est le transport qui vous fatigue, c'est la télé qui vous laisse au plus bas étage de vous-même. C'est le cinéma. le samedi soir, qui exacerbe votre érotisme, votre arrière-désir de bagarre, votre fond reculé de cruauté. C'est la traite à payer, que vous trouvez, le soir en rentrant du boulot; et les voisins à supporter dans les H.L.M. (le gosse du premier est malade, la radio du second gueule trop fort) cependant qu'au ras de vos fenêtres démarrent les voitures au feu vert. Alors vous devenez le fil de fer barbelé, vous ne supportez plus vos voisins (tous des cons), vous ne voulez surtout pas avoir d'histoire, fatigue supplémentaire; mais vous croyez encore au Père Noël, le dimanche : vous jouez au tiercé et tentez, l'après-midi, d'aller à la pêche. Mais là, encore, il y a trop de monde sur les

la poésie engagée en 1969

routes; si vous êtes à pied, on vous écrase; si vous êtes à vélo, les automobilistes vous montrent du doigt; et si vous êtes automobiliste, attention à la DS qui vient en face, à la R8 que vous suivez (bien obligé) depuis votre départ, et au platane à votre droite.

NE JAMAIS RÉVER NE JAMAIS SE DÉTENDRE

Ainsi, les chocs succèdent aux chocs. « Cent mille coups d'épingles tuent aussi sûrement que trois coups de massue », écrit Vaneigem.

Non, décidément, la plainte du poète n'a rien de métaphysique :

La vie m'a eu
à la gorge
et ma voix qui
cherchait
l'altitude et la lumière
s'est desséchée
atrophiée
dans ma gorge
et je ne fais
plus que
balbutier
bégayer - Il y a trop
des phrases que
je ne finis je sais
pas vous ne
qui se m'entendez
coïncent même pas
quelques dans ma gorge
mots
de temps en
ma voix qui temps
ma voix...
René CAZAJOUS.

On comprend maintenant pourquoi la joie est si rare dans nos poèmes.

Je connais un poète heureux, mais il écrivait récemment dans une lettre à un de ses admirateurs : « Sache que le bonheur se fait, se défait mille et mille fois par jour, que tout est remis en question à tout moment. » De la prudence ? Non, De la lucidité. Mieux, une sorte de volonté farouche de lutter contre le malheur qui nous tient :

L'HERBE

Un jour nous avons dit adieu au malheur
Si beau avec ses cheveux blancs, sa canne
[d'aveugle]

Le temps avait alors sa voix de source
[satisfaite]

Le désespoir avait un corps de verre
Il nous cachait le jour

A la même heure allait un homme qui brûlait
[de lumière]

Son sang s'échappait riait d'aise
Vivre réchauffait les murs

Un jour c'est pour toujours
Nous n'avons pas menti

Libres. Ce qui est fait n'est plus à faire
Ce qui est dit est dit
Ce qui est dû est payé

Libres de regarder qui s'avance de face
Un homme heureux

Jean MALRIEU.

Entre engagé, c'est faire ses poèmes, ses chers œufs, au niveau du quotidien. Qu'on pleure ou qu'on saisisse une joie, si vite compromise.

Cela n'a rien de passif, de subi, même si l'on ne crie pas. Car écrire, c'est rejeter l'indifférence. Rien de pire que cette sottise. Rien de pire que l'ennui, maladie quotidienne de l'homme moderne :

Ceux qui crèvent d'ennui le dimanche après-midi parce qu'ils voient venir le lundi et le mardi, et le mercredi, et le jeudi, et le vendredi, et le samedi et le dimanche après-midi.

Jacques PREVERT,
(Le diner de têtes)

« L'ennui est antirévolutionnaire. »

TRACT

Suite de la page 11.

La hiérarchie te donnait des aigreurs d'estomac, tu puniras l'insolence qui est, comme tu le sais, le symptôme d'une mauvaise digestion des rapports hiérarchiques. Tu te guériras de ta propre insolence et excuseras ta molesse en invoquant l'indispensable courtoisie qui est chez les cadres un signe d'excellente éducation.

Alors des années de servilité s'ajouteront aux premières années de servitude et tu acquerras cette autre conviction que le monde, décidément, ne se change pas en un jour.

28 stagiaires du C.P.R. de Toulouse.

« Depuis que la terre a tremblé, on a élevé à la hâte, par impatience et par peur, une immense digue de lieux communs, de sophismes, de phrases banales, que personne n'a examinées et que l'on est sommé de respecter sous peine d'être suspect de vouloir ramener le déluge. »

E. QUINET.

TRACT

Premier avertissement
aux
professeurs stagiaires

Elle doit toujours occuper ta pensée l'idée que tu as été jeune et que tu es vieux à présent. Par la grâce d'un concours de recrutement, te voilà introduit dans la clique des responsables, responsable à ton tour de ce monde que tu vomissais et que tu devras dorénavant, pour ne pas être vomis toi-même, présenter avec des fioritures à de jeunes enfants.

Si tu sais travestir le vieux monde, le garder habilement afin de le rendre encore un peu désirable, tu ne dois plus douter un seul instant de tes aptitudes pédagogiques. Quelques idées neuves, de frais souvenirs, un peu d'ironie au besoin, et, s'il est possible, une attestation de ta présence aux commissions universitaires de mai 68 suffiront bien à donner le change. Si tu as des idées avancées, tu auras de l'avancement, tu jouiras de la considération de tes collègues et de ton chef d'établissement, et pour peu que quelques parents d'élèves particulièrement réactionnaires viennent se plaindre de toi auprès des autorités compétentes, tu auras acquis la conviction que, malgré les dures nécessités de la vie, tu n'as pas complètement démerité de tes rêveries de jeunesse.

Tu devras apprendre toutes les ficelles du métier qui te permettront de détourner tes disciples du merveilleux projet que tu formais toi-même quand tu désirais changer le monde et quand tu étais irresponsable. Tu animeras des activités socio-éducatives afin de former des hommes tels qu'en réclament les directeurs de la vie sévère. Littéraire, tu montreras à des enfants de quinze ans qui vivent dans des H.L.M. l'enrichissement culturel qu'ils doivent tirer de pièces de théâtre écrites et jouées dans des châteaux. Historien, tous les 11 novembre, tu remettras ça, la bataille de la Marne, les poilus, Pétain, Mangin, Joffre et, comme malgré tout, tu n'aimes pas ces hommes-là, tu suggèreras avec la plus grande discrétion qu'ils manquaient de sentiments humanitaires, avec la plus grande discrétion, car tu joueras le jeu de la tolérance comme les petits de ces bouchers qui l'ont demandé (!).

(1) Pour te rattraper, tu présenteras des films sur Cuba, le jeudi.

(Suite en page 10.)

Je croyais que l'on avait tout dit sur les derniers jeux olympiques et qu'encore une fois partisans et adversaires de la manifestation des noirs américains repartaient dos à dos; les uns n'ayant pu faire entendre leur voix les autres l'ayant assez habilement étouffé. Mais certains ne démontent pas, c'est ainsi que Raymond Boisset (agrégé es lettres et ex champion) ne rate pas — dans la revue Education Physique et Sport n° 96 — l'occasion de tirer à boulets rouges (si j'ose m'exprimer ainsi) sur Smith et Carlos.

Voyons Monsieur Boisset supposez qu'il existât en France des autobus ou des lieux publics interdits aux agrégés et que des gens s'insurgent quand ces agrégés (es lettres) protestent sur un terrain qui est le leur à savoir l'écriture. Ensuite pour un absent à Mexico (c'est le titre de votre article) vous semblez bien renseigné sur cette histoire de chèques qu'aurait touché Smith et Carlos. Je n'ai pour ma part pas pu vérifier cette hypothèse; peu importe d'ailleurs si vous tenez à tout prix à ce qui sans preuves formelles ressemble à de la calomnie; si vous tenez à tout prix à prendre ce geste pour un vilain geste politique, cette politique qui a l'air de tant vous effrayer. Et si ce geste voulait dire tout simplement « sur un terrain de sport on peut encore penser ».

Vous vous insurgez aussi de l'indifférence des gens à l'égard de cette manifestation sportive. Je cite: « ...Déjà à Toyo lorsque nous prenions le train à Shinjuku, nous pouvions constater que la masse des japonais vaquait à ses affaires comme à l'accoutumée et ne prêtait qu'une attention discrète aux résultats olympiques présentés par la presse du soir.

Une réunion de famille — oui, hélas! — prévue dans l'aube ce samedi là, m'empêcha d'assister à la cérémonie d'ouverture. Pris dans la glue de la circulation parisienne, je ne fus pas consolé de voir et subir devant moi, derrière moi, autour de moi, les milliers de familles quittant Paris et aussi indifférentes à ce qui se passait au Mexique. A Noirmoutier nous n'étions guère plus d'une douzaine à regarder, dans une salle de café, la retransmission du tournoi de foot-ball. Et chaque soir, après une heure du matin, il y avait bien peu de lumières aux fenêtres des immeubles environnants de mon quartier parisien...

La grande vogue du sport n'a pas encore atteint les masses: sachons le reconnaître, et Mexico, comme grenoble ne fait que confirmer l'expérience des jeux antérieurs. Le monde continue à aller son bonhomme de chemin. »

Je trouve pour ma part que ceci n'a rien que de très normal et par certain côté de réconfortant. Le sport a été et est trop souvent l'opinion du peuple. Je considère aussi qu'un ouvrier qui travaille toute la journée, souvent durement n'a pas tellement ni l'envie, ni même la possibilité de rester devant son poste de télé à des heures si tardives (retransmission jusqu'à une heure du matin). Et rien de plus normal non plus qu'il se jette dans les longues ailes d'un week-end exutoire. Et puis soyons réaliste le sport ne touchera les masses que lorsque celles-ci pourront le toucher, et pas seulement à travers le contact du verre d'un petit écran.

Pour en revenir à la politique, il m'apparaît indéniable que les J.O. sont devenus en plus d'un fait sportif, sociologique commercial, un fait politique. S'ils devaient être le rassemblement que vous souhaitez, pourquoi les Coréens en sont écartés ainsi que les Chinois de Pékin? Et pourquoi l'accès en est-il prohibé aux apatrides? Il existe à ce sujet l'exemple fameux d'un Hongrois dont le nom m'échappe qui n'avait pu participer au jeu à cause de son statut d'apatride. Si tu ne peux te ranger derrière un drapeau tu es exclu des J.O., voilà la loi. Et là comme ailleurs l'enclos, je dirai presque le ghetto olympique ressemble étrangement à toutes

L'AGRÉGÉ
ABSENT

les nations; étranger tu as tout juste le droit de vivre.

Si je parle de ghetto à propos des J.O. c'est qu'il me paraît difficile de nommer autrement un lieu clos, retiré du reste du monde ou il faut montrer patte blanche pour rentrer; où sont parqués des individus non politiques utilisés en réalité comme instruments de propagande de tel ou tel pays, de tel ou tel état, de tel ou tel régime, qui croient être libres parce qu'ils peuvent courir ou sauter sur une piste, qui s'affolent quand on leur dit qu'ils sont utilisés politiquement.

Si vous tenez à ce que les jeux continuent, personnellement je m'en fous, faites en sorte que ce soit vraiment des individus qui y participent — comme le dit le serment olympique — indépendamment de toute nationalité et de toute couleur.

Des individus c'est-à-dire en plus, des gens qui soient capables de vous parler d'autre chose que d'une douleur au genou ou d'un pet de travers; qui soient capables d'autre chose que de vous faire un commentaire technique sur une course ou de vous dire j'espère faire mieux la prochaine fois; d'individus enfin comme John Carlos et Tommy Smith qui aient le courage de leurs opinions dans un lieu où il paraît si difficile d'en avoir.

Et puisque vous parlez des contestataires de Blagnac je vous citerai ce que j'y ai entendu de la bouche d'un sélectionné français: « Même s'il y avait un étudiant couché sur la piste je lui passerai dessus avec mes pointes, je courrai car tel est mon rôle ». C'est triste, mais c'est ainsi.

Que cet athlète soit content et satisfait, il a rempli son rôle; mais qu'il sache au moins qu'il l'a rempli grâce à l'appui de la police et de l'armée; qu'il sache aussi que l'arrêt des hostilités, n'était dû ni à la trêve olympique ni à un accord tacite entre les étudiants et le gouvernement. Qu'il sache que pour qu'il puisse courir sur el estadio olimpico il a fallu que le sang coule sur la place des Trois Cultures; s'il peut encore réfléchir qu'il voie si ça valait vraiment le coup.

Je terminerai en relevant une phrase de l'article « L'avenir apparaissait assez sombre, la jeunesse du monde entier s'agitait, les étudiants en de nombreux pays manifestaient. »

On se doutait que vous étiez de ce côté là de la barricade. A Munich donc!... Si le lancer du pavé est au programme...

LA MÈCHE

Bp 3020

31 TOULOUSE

REPRODUCTION DE TOUS TEXTES ET ILLUSTRATIONS DE CE JOURNAL AUTORISÉE ET ENCOURAGÉE POUR TOUS PAYS Y COMPRIS L'U.R.S.S. ET LA CHINE DITE « COMMUNISTE ».

Sexualité et Travail

« La fonction naturelle de la sexualité est de procurer le plaisir de toutes les zones du corps. »

FREUD.

avait avec le jeu ou les autres activités auto-érotiques. Ce plaisir est remplacé par le déplaisir et la douleur grâce à l'urbanisme à la vie scolaire (discipline, devoirs, horaires, etc), aux loisirs organisés (télé, colonies, etc).

FONDEMENT POLITIQUE DE LA RÉPRESSION SEXUELLE

Dans quelle société vivons-nous ? Une rapide analyse permet de voir que la vie d'un homme est basée sur son exploitation physique et morale par une « société hiérarchisée, centralisée, bureaucratisée divisée en dirigeants-exécutants, exploités-exploités ».

La journée d'un homme se divise ainsi : presque autant de temps de travail que de temps de sommeil. On peut considérer que le temps libre n'occupe qu'environ quatre heures par jours (c'est une hypothèse évidemment).

Constatons que la vie sociale est de nature douloureuse la principale source de douleur étant le travail aliéné et forcé. Cette primauté de la douleur comme seule satisfaction est voulue et maintenue par la société et plus précisément par la classe dominante que cette classe soit d'essence féodale, bourgeoise, bureaucratique.

Précisons que la domination peut être le fait aussi bien de capitalistes que d'une avant-garde révolutionnaire.

Le principe régissant la vie de l'enfant étant le plaisir on imagine très bien la mort de ces structures sociales anti naturelles si la jeunesse pouvait le conserver assez longtemps. En effet, recherchant toujours le bonheur intégral total, dans toutes ses activités, comment les contraindre au travail aliéné et douloureux, à cette exploitation qui les attend jusqu'à leur mort.

L'enfant, de par sa sexualité, est un danger pour la société qui, par l'éducation, amnésie cette sexualité enfantine. Il lui faut par tous les moyens transformer le corps instrument de plaisir en corps instrument de travail. C'est le seul but de toute l'éducation familiale et scolaire.

AMNÉSIE LA SEXUALITÉ ENFANTINE LA PUBERTÉ

L'idéologie dominante répand l'idée que la sexualité de l'homme naît au moment de la puberté. Elle essaie par là de faire oublier la sexualité enfantine qu'elle a réprimée et qu'elle continue à réprimer en amnésiant la mémoire, le souvenir du plaisir sexuel et ludique des huit premières années. Ce bonheur là doit être enterré : c'est en cela que



Non, nous ne sommes pas frustrées !

Contrairement à ce qui est communément répandu, principalement par l'idéologie dominante, la psychanalyse considère que la vie sexuelle de l'homme commence bien avant la puberté. La poussée sexuelle s'effectue en 2 temps.

SEXUALITÉ ENFANTINE APPRENTISSAGE DE LA DOULEUR

La première poussée s'opère au cours de la première année et se développe progressivement jusqu'à la quatrième environ.

A la naissance le corps entier de l'enfant est sexualisé c'est-à-dire apte à lui procurer une somme maximum de plaisir. La simple observation d'un nouveau-né à qui l'on prodigue des tendresses suffit à vérifier cette idée. Puis, suit une période d'apaisement qui va de la cinquième à la onzième année. Cette période correspond aussi à celle où l'enfant commence sa vie scolaire, son

éducation. Or, avant et au début de cette période l'activité de l'enfant est de nature ludique : l'activité quelle qu'elle soit est un jeu. Ce jeu d'essence érotique lui procure du plaisir. Il est très important de bien comprendre que c'est le plaisir c'est-à-dire la satisfaction sexuelle qui régit la vie de l'enfant à son jeune âge. Pendant cette période d'apaisement, les instincts sexuels, laissés sans emploi, peuvent être détournés de leur but et se mettre au service de toutes sortes d'activités « profitables » à la société. La famille et l'école font tous leurs efforts pour préparer les individus à se soumettre au travail aliéné. L'éducation (familiale, scolaire, télévisée) supprime au fur et à mesure de leurs manifestations toutes les tendances sexuelles de l'enfant, contraint celui-ci à refouler ses instincts et à s'adapter au milieu social. Cet apprentissage de la « sociabilité » se fait au détriment du plaisir que l'enfant